

## 2. Pardonner

Pardoner ou donner le pardon. C'est là chose difficile. En effet le pardon n'est en rien inscrit dans la logique de la vie. Selon les connaissances actuelles, dans la vie, les échanges sont régis par plusieurs exigences : la première est celle de la complémentarité. Ainsi selon ce que la science nous apprend, un écosystème est un réseau organisé d'échange et de partage de l'énergie (les sels minéraux dans la terre, l'énergie du soleil, des ressources alimentaires, la coopération...). Ces règles de solidarité définissent des exigences que l'on peut rattacher à la justice selon laquelle chaque élément donne et reçoit dans un échange constant respectueux de chacun des partenaires. Corrélativement, les divers éléments de l'écosystème sont en compétition ; il y a une lutte pour la vie ou, plus crument dit, un combat contre la mort que l'on accepte quand la sélection qui s'en suit est un progrès. S'il y a un prix à payer, le résultat est un optimum.

Ce qui a été dit du pardon conduit à une autre perception. Le pardon n'est pas de l'ordre de l'échange où chacun défend ses intérêts en prenant ce qui lui est utile chez les autres et accepte d'être utile à d'autres. Le pardon n'est pas du même ordre que la justice qui punit et récompense selon un barème systématisé. C'est un amour plus fort que l'offense qui est au-delà de l'intérêt de celui qui est victime comme du responsable du mal. Il ne le remplace pas ; il le transfigure. Le pardon n'est pas de l'ordre du mérite ; il est de l'ordre de la générosité de l'amour : ce qui est au-delà du devoir.

Cette manifestation du pardon est présente dans le récit de la Passion selon saint Luc dans un épisode qui lui est propre : ce qui advient à celui que l'on appelle « le bon larron ».

### 1. Jésus entre les malfaiteurs

Le terme « larron » est classique dans le langage catéchétique ; comme ce mot a perdu sa force, on dit « bandit ». Ce mot (en grec *lestès*) est employé par Matthieu et Marc ; il ne l'est pas par Luc qui emploie le mot *kakourgos* « malfaiteur » au sens premier du mot grec : celui qui fait le mal. Nous lisons : « 39 *L'un des malfaiteurs suspendus à la croix l'injurait : "N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi". 40 Mais l'autre, le reprenant, déclara : "Tu n'as même pas crainte de Dieu, alors que tu subis la même peine ! 41 Pour nous, c'est justice, nous payons nos actes ; mais lui n'a rien fait de mal. " 42 Et il disait : "Jésus, souviens-toi de moi, lorsque tu viendras avec ton royaume". 43 Et il lui dit : "En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis". » Cet épisode est propre à Luc. Ni Marc, ni Matthieu ne mentionnent cet épisode.*

#### 1.1. Les injures à Jésus selon Marc-Matthieu

Dans les trois évangiles Jésus est l'objet d'injures qui viennent de la foule. Jésus ne répond pas. Il ne dit rien. Jésus ne répond pas non plus à ceux qui le provoquaient en lui

demandant de faire des signes pour attester sa force et confirmer sa mission d'envoyé de Dieu témoin de la toute-puissance de Dieu.

Matthieu est le plus explicite : « *Et ceux qui passaient l'insultaient en branlant la tête et en disant : "Toi qui détruit le Temple et en trois jours le rebâtis, sauve-toi toi-même, si tu es le Fils de Dieu, alors descend de la ta croix !" De même les grands prêtres aussi disaient en se moquant, avec les scribes et les anciens : "Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même... Il est roi d'Israël ! Qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui. Il a mis sa confiance en Dieu ; qu'il le sauve maintenant s'il tient à lui ; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu". De la même façon, les larrons qui avaient été crucifiés avec lui, l'outrageaient aussi* » (Mt 27, 39-44). Luc ne mentionne pas la foule ; il mentionne ceux qu'il appelle les « magistrats » en qui il place une parole théologique : « *Or les magistrats se moquaient en disant : "Il en a sauvé d'autres ; qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ de Dieu, l'Élu"* » (Lc 23,35). C'est la même thématique : la preuve que Jésus n'est pas le Messie est donnée par le fait qu'il est réduit à l'impuissance ; il ne possède en rien la force qui était attribuée à Celui qui devait venir sauver le peuple. Les désignations de Jésus sont celles de l'attente messianique. Jésus est nommé : Fils de Dieu, Roi d'Israël, Messie.

Il est clair que les injures sont choisies pour leur portée théologique. Elles soulignent l'originalité de Jésus quant à sa conception du messianisme. Elles correspondent aux trois tentations placées dans la première étape de l'activité de Jésus. Les moqueries sont introduites par « si ». Le défi est lié à la personne et à sa mission : « Si tu es le Fils de Dieu ». Cette phrase est la même en Mt 4, 1-11 et Lc 1, 1-13, d'une part, et, d'autre part, Mt 27,40- 43. Il s'agit bien du cœur de la prédication chrétienne : tel que le souligne Paul : « *Nous prêchons un messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens* » (1 Co 1,23).

Dans l'évangile de Marc et celui de Matthieu, la tonalité du récit de la Passion est totalement sombre. D'un grand pessimisme. Les groupes évoqués sont hostiles à Jésus qui est totalement impuissant. D'abord, les disciples : Judas trahit, les disciples s'enfuient et Pierre renie. Ensuite, les autorités et, enfin, les compagnons de misère. La tonalité est donnée par le psaume 22, où lit cette parole du juste : « *Moi, injurié par les gens, rejeté par le peuple* » (v. 7). Les autres textes cités évoquent les psaumes où sont exprimées des malédictions contre le juste (Ps 69,10 ; 89,51-52) et le livre de la Sagesse (5, 3) ; ici ces textes sont considérés comme des prophéties et ainsi les Écritures sont accomplies. La tonalité de Luc est différente.

## **1.2. Jésus et les malfaiteurs**

Dans l'évangile de Luc, les deux hommes crucifiés participent à l'action.

### **1.2.1. L'insulteur**

Luc place sur les lèvres d'un des malfaiteurs ce qui est dit par la foule. « *L'un des malfaiteurs qui étaient en croix, l'insultait en disant : "N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même et nous aussi"* » (23, 39). Il n'est pas nécessaire d'accorder à cet inconnu une connaissance de Jésus ; la source de sa demande est donnée par l'écriteau mis par Pilate sur la croix avec la mention « roi des Juifs », synonyme de « messie ». Sa demande est plus

intéressée ; il ne s'agit pas des promesses messianiques, mais de profiter d'une occasion pour « descendre de la croix » et donc sauver sa vie. La parole de ce malfaiteur n'est pas attestée par Marc et Matthieu. Elle est présente dans un évangile apocryphe qui est pour l'essentiel un récit de la Passion, *L'Évangile de Pierre*. Ce texte du premier siècle n'a pas été intégré au canon des Écritures, parce qu'il est très anti-juif ; il est vraisemblable que Luc le connaissait. Dans ce texte, un des deux larrons insulte ceux qui l'ont condamné ; il profère des insultes contre les chefs du peuple et contre les Juifs. Dans ce contexte, seuls les Juifs sont responsables de la mort de Jésus. Luc ne reprend pas les propos antijuifs de l'évangile de Pierre. Il place Jésus dans une toute autre attitude : celle qui apparaît dans la parole échangée avec l'autre crucifié, le « bon larron ».

### ***1.2.2. La conscience du mal***

Le « bon larron » s'adresse d'abord à son compagnon. Il lui reproche d'être un « blasphémateur » ; pour lui, il n'a pas la crainte de Dieu. La notion de crainte de Dieu renvoie ici à la pratique de la Loi et donc à la notion de justice : « Pour nous c'est justice ». Ainsi, si trois hommes doivent mourir sur la croix, leur situation n'est pas la même. Deux sont coupables et le troisième est innocent. Le jugement et la condamnation à la mort sur la croix ne sont pas de même nature pour les trois hommes. Il est juste que des coupables soient punis ; il n'est pas juste que l'innocent périsse.

Cette parole s'inscrit dans la continuité du récit de la Passion. Le bon larron répond à son compagnon d'infortune : « *Lui (Jésus) n'a rien fait de mal* ». D'où le sait-il ? Rien d'extraordinaire, si on tient compte que Pilate a clairement affirmé aux autorités juives que Jésus était innocent. C'est publiquement que Pilate leur a dit : « *Dans ce qu'il [Jésus] a fait, il n'y a rien qui mérite la mort* » (Lc 23,15). Il n'est pas nécessaire de faire du malfaiteur un disciple anonyme de Jésus. On peut aussi penser que c'est l'attitude de Jésus qui le lui fait voir. En effet, ceux qui sont aveuglés par la haine ne voient pas, à la différence de ceux qui sont libres de tout préjugé. Ce sera la même chose pour le Centurion qui présidait à l'exécution de la sentence de mort.

La reconnaissance de l'innocence de Jésus est celle d'un fait selon les exigences de la conscience humaine. Il n'est pas possible d'en dire plus sur la vie intérieure du larron et d'arguer de sa démarche dans les débats ultérieurs (dogmatique ou psychologie). Ce qui importe pour Luc c'est que sa parole fait de cet homme un modèle pour les chrétiens qui entendent le récit de la Passion – comme le montre l'emploi du verbe à l'imparfait : « *il disait à Jésus* » (pas « *il dit* »). C'est inscrit dans la durée !

### ***1.2.3. Parole à Jésus***

La parole à Jésus est présentée comme une supplication. « *Jésus ! Souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume* ».

Cet appel commence d'une manière insolite dans les évangiles. Le malfaiteur s'adresse à Jésus en l'appelant tout simplement « Jésus ». Dans les évangiles, nulle part ailleurs, quelqu'un s'adresse à Jésus par son simple prénom ; il y a toujours une qualification précise ou

respectueuse. On lit : Jésus de Nazareth, Jésus Fils de Dieu, Jésus Fils de David, Jésus Maître Rabbi... Pourquoi cette familiarité ou cette audace ? L'effet littéraire est manifeste : Cette manière donne un élément de proximité, celle de Jésus qui est dans la même condition que les autres crucifiés : celle de la détresse et de la misère. C'est une familiarité de compagnons d'infortune – comme parfois en français l'emploi du « tu ».

Le malfaiteur demande à « se souvenir de lui ». C'est le verbe habituel de la prière. On voit donc dans cet homme une figure du fidèle qui s'adresse à Dieu.

Littéralement on lit : « Tu viendras dans le règne de toi » ; ce qui peut se traduire : « Tu viendras dans ta royauté » ou « Tu viendras dans ton royaume ». On a lu aussi : « Tu viendras dans l'éclat de ton règne ». Une difficulté vient de la traduction manuscrite où deux termes sont employés pour le mot que nous traduisons par « dans » : « *en* » ou « *eis* ». La différence entre les termes grecs mérite attention, car elle ouvre sur des sens théologiques différents. Deux voies s'ouvrent : un sens statique ou un sens dynamique.

Si c'est un sens dynamique de mouvement, cela signifie que Jésus est en mouvement vers son Règne ; autrement dit le « bon larron » pense que Jésus est en route vers son royaume et il lui demande de le prendre avec lui. Le bon larron reconnaît une injustice commise envers Jésus et il pense que Dieu ne peut laisser s'accomplir l'injustice. Si cela ne se fait pas tout de suite (descente de la croix ou intervention d'anges), cela sera fait immédiatement à la mort de Jésus. Dans cette perspective, le bon larron demande à Jésus d'être avec lui tout de suite et de l'associer à sa victoire.

Si c'est un sens statique, c'est un état, pas un mouvement ; il s'agit alors du royaume, donc au moment de la Parousie à la fin des temps quand le monde entier sera renouvelé. Ce jour-là toute justice sera réalisée par la présence de Jésus.

La question est ouverte. L'option donne une portée différente à la réponse de Jésus.

### **1.3. La réponse de Jésus**

La réponse de Jésus est solennelle : « *Amen, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis* ».

#### **1.3.1. Avec Jésus au Paradis**

L'emploi de la formule « *Amen* » pour donner de l'importance à un propos est sémitique. Ce procédé est réservé à Jésus dans les quatre évangiles. Il est rare dans l'évangile de Luc (6 occurrences). Il souligne l'importance du propos. Il se trouve au début du récit de la Passion, lorsque Jésus annonce la trahison de Pierre : « *Amen, je te le dis* » (Mc 29,30 et Mt 26,34).

La réponse de Jésus est immédiate – comme dans les récits de vocation. Il n'y a pas de délai dans l'accueil de Jésus ! Plus encore, la réponse de Jésus excède la demande. Le larron demandait à avoir la vie sauve ; il lui est répondu qu'il sera « dans le paradis ». Le larron y sera accueilli comme un disciple « avec Jésus ». Les disciples sont en effet définis par Jésus p

r « *Vous êtes de ceux qui avez tenu bon avec moi dans mes épreuves* » (Lc 22,28-30) ce qui avait pour conséquence qu'ils seraient ses commensaux « manger et boire dans le Royaume ». Cet avec dans le Royaume renvoie à ce qui vient après la mort.

Le terme *Paradis* est employé par Jésus. Le mot n'est pas employé ailleurs dans le Nouveau Testament. C'est un mot perse pour dire le jardin : un lieu de bonheur. Dans les apocalypses, il désigne « le plus haut des cieux » (peu importe ici les nuances entre ceux qui distinguent entre divers cieux selon leur hiérarchie). Le sens de la réponse de Jésus est donc clair : le larron aura part à la gloire promise pour les élus, ceux que l'on appelle habituellement les saints dans la liturgie.

### ***1.3.2. Le salut maintenant***

L'affirmation de l'aujourd'hui dit la solidarité de Jésus avec cet homme. Une objection a été apportée à cette interprétation qui laisse entendre que le salut est donné avant que Jésus ait achevé sa course : mort et résurrection.

Le sens est donc : par sa mort, Jésus s'associe au pécheur dans le salut. Les formules de la foi traditionnelle qui reprennent les propos de Paul sont écrites après la mort et la résurrection de Jésus. Donc Paul dit que c'est la mort de Jésus qui sauve. Cela ne signifie pas qu'avant sa mort Jésus ait tissé un lien qui traverse la mort.

### ***1.3.3. La bonté de Dieu manifestée***

La parole de Jésus au larron n'est pas insolite dans l'évangile de Luc que l'on présente souvent comme évangile de la miséricorde. Ce souci est constant dans la vie de Jésus par les guérisons qu'il opère. Il agit dans la compassion, comme il est dit lors de la résurrection du fils de la veuve de Naïm. Les paraboles de Jésus présentent le royaume de Dieu comme un lieu de pardon et de miséricorde (la parabole du fils retrouvé en premier lieu). Lors de la Passion, Jésus agit avec miséricorde. Lors de son arrestation, il guérit l'oreille blessée par Pierre. Jésus s'adresse avec miséricorde aux femmes qui accompagnent les condamnés de leurs pleurs. Jésus prie pour que soient pardonnés les soldats qui le crucifient. S'il y a un « bon larron », il y a surtout et avant tout un « bon sauveur », Jésus !

La lecture minutieuse du texte montre que cet homme a un rôle exemplaire. Il représente en un sens le destin du vrai disciple qui malgré ses fautes peut accéder à la vie dans le Paradis.

## ***2. Le péché dévoilé***

Le fait qu'un malfaiteur, un vrai malfaiteur, soit cité comme figure de l'humanité sauvée n'est pas sans importance pour la théologie du salut.

## 2.1. Le péché comme aveuglement

Le propre des malfaiteurs c'est qu'ils sont non seulement sans scrupule, mais plus radicalement sans référence morale. La loi qui régit leurs actes est celle de leur profit, de leur jouissance, de leur pouvoir..., quel qu'en soit le prix. La notion de péché leur est inconnue, parce que le propre du péché est d'aveugler celui qui le commet. Le pécheur ne sait pas qu'il pêche, car le péché est un aveuglement, comme le montre l'histoire de David qui a besoin de la parole de Nathan pour connaître son péché. Le péché prive celui qui le commet de lucidité, car il détruit la capacité même de percevoir, de sentir, de voir et de réagir. Les « pécheurs endurcis » n'ont aucune conscience du mal qu'ils commettent et du tort fait à autrui. Si le péché est connu, c'est habituellement par un autre chemin : les désagréments qui s'en suivent.

## 2.2. Le péché connu dans ses conséquences

Le mal a des conséquences néfastes. Aussi maints récits bibliques relèvent que le péché a des conséquences néfastes tant dans l'ordre personnel, social et religieux que dans l'ordre de la création. Selon une ancienne typologie, le péché est source du malheur qui est triple : famine, peste et guerre. Les prophètes insistent sur ce point, lorsqu'ils ne cessent d'interpréter les malheurs comme la conséquence du péché commis par le peuple. Le péché est sanctionné par la souffrance et par la peine.

Plus largement, le souci de l'éducation des enfants porte sur l'enseignement qu'à mal faire, ils font leur malheur (travailler à l'école, discipliner ses convoitises...) On ne cesse de leur dire que la désobéissance entraîne un malheur. Inversement, la pratique de la Loi est source de bénédiction. Elle attire les faveurs de Dieu dont on pense que l'action est immédiate et directe. C'est cet aspect qui fait connaître le péché, dans ses effets. Mais ce point de vue, s'il est important n'est pas le seul, est manifestement insuffisant. La parole de Jésus au « bon larron » ouvre de nouveaux horizons. Elle montre que seul l'engagement de la personne peut éveiller à la conscience du péché.

## 2.3. Le péché dévoilé dans l'amour et le pardon

Le péché est connu comme tel quand le bien le précède et lui permet de paraître. C'est donc le salut qui fait paraître le péché comme tel. Le péché prend sens lorsqu'il y a un acte de salut. Pour cette raison, la notion de péché n'est pas la même selon la conscience morale et on note dans la Bible une évolution de la notion de péché corrélative à l'affinement de la mor

1. Dans l'Ancien Testament, la notion de péché était d'abord liée à la notion de malheur. Puis, sous l'influence des prophètes, elle fut comprise comme une atteinte à Dieu même. Pour cette raison, le langage prophétique parle de colère et de jalousie de Dieu. Le vocabulaire passionnel est au service du fait que le péché fait contre Dieu, affecte Dieu dans son être qui a une dimension affective.

Le péché atteint Dieu lui-même et en lui-même. Dieu est donc affecté par le péché de l'homme - cette passion divine est rendue par les expressions du registre affectif qui exprime l'effet de cette blessure : la colère, la jalousie et la pitié miséricordieuse. Dieu est affecté dans

la relation d'Alliance. Au terme de cette évolution, le psaume 50 s'adresse à Dieu : « Contre toi, et toi seul, j'ai péché. Ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait » (Ps 50, 6).

**2.** L'Ancien Testament insiste également sur le caractère désintéressé de l'amour de Dieu. Le péché ne détruit pas l'être de Dieu, mais ceux qui font le mal. Aussi Dieu est-il plus atteint par les conséquences du péché pour l'homme que pour lui qui habite une transcendance inaccessible, comme le montre ce texte de Jérémie : « Les gamins ramassent du bois, les pères allument le feu, les femmes pétrissent la pâte pour faire des gâteaux à la Reine du ciel ; et puis, on verse des libations à des dieux étrangers pour me blesser - oracle du Seigneur. Est-ce bien moi qu'ils blessent, n'est-ce pas plutôt eux-mêmes, pour leur propre confusion ? » (Jr 7, 18-19).

**3.** Cette vive conscience que le péché atteint Dieu se radicalise dans le Nouveau Testament, où la souffrance du juste est sans raison. La souffrance de Jésus est injustifiée, et injustifiable. C'est alors que le péché est dévoilé dans toute sa malice. Il y a là un point essentiel. Le péché n'est connu comme péché que parce que l'amour de Dieu est connu. C'est l'amour qui est premier.

Ainsi Paul se convertit au Christ en même temps qu'il comprend que la répression de ses frères juifs disciples du Christ est une atteinte à la personne du Christ, Fils de Dieu, (Ac 9,4 ; 22, 7 ; 26, 14). De même, dans l'épître aux Romains, pour Paul, ce qui est premier c'est la révélation de l'amour. C'est donc la connaissance du Christ qui éclaire la nature de la faute, et permet de dire en toute vérité que c'est un péché.

**4.** Cette expérience est radicalisée dans le pardon. En recevant le pardon, le pécheur découvre la gravité de son péché. C'est un élément de la parabole de l'enfant prodigue (Luc 15, 11-32). Lorsque le fils prodigue connaît la misère en terre étrangère, en exil, il décide de revenir à la maison du père. Il se prépare à prononcer une parole qui dit son regret, puis à demander miséricorde pour pouvoir être intégré non comme un fils, mais comme un domestique - non comme un enfant, mais comme un serviteur. À son retour, le prodigue n'arrive pas à prononcer toute la phrase qu'il avait prévu de dire. Ce n'est pas à cause de l'émotion, mais parce que son père l'en empêche. D'abord, le père va au-devant de son enfant. Puis, il le prend dans ses bras avant qu'il n'ait prononcé la moindre parole. Ensuite, il l'arrête dans sa demande de pardon. Ceci nous révèle quelque chose qui concerne le mystère du péché et de son pardon. Quand le fils prodigue revient chez son père parce qu'il a faim et il veut se mettre à l'abri de la misère, lorsqu'il a été saisi par son père et qu'il est dans ses bras, il comprend tout le mal qu'il a fait à lui, son père. Il comprend que ce qu'il a fait ce n'est pas seulement d'avoir gaspillé sa fortune, mais d'avoir blessé l'amour paternel qui le précédait. De même, le fils aîné est invité à voir que la présence à la maison paternelle vaut mieux que tout et qu'il faut qu'il entre dans ce même amour prévenant qui vient de se manifester en faveur de son jeune frère.

Ce qui est premier, c'est donc la révélation de l'amour de Dieu. Ce point est manifesté par la rencontre de Jésus et du « bon larron ». Il ne fait pas partie des « gens de bien » qui seraient venus au pied de la croix avec Jésus, au risque de recevoir un mauvais coup de la part des soldats ou de la foule. Il s'agit d'un pécheur. Si nous ne savons pas le motif de sa condamnation, nous savons qu'il est coupable et qu'il se reconnaît tel. Cet homme n'est pas

dans l'illusion. Il figure donc l'humanité dans le péché. Ainsi on voit comment vient le pardon : par la prévenance de Dieu.

### ***3. Pardonner***

Puisque le malfaiteur crucifié avec Jésus n'a pas de nom propre, il peut nous représenter. Avec prudence et modestie, nous pouvons reconnaître que ce qui advint à cette heure trace notre voie : pardonner pour être disciple de Jésus.

#### **3.1. Le pardon, excès de l'amour**

Le pardon est une manière de se rapporter à une personne qui a commis une faute dont elle est responsable. Le pardon est un acte dans la relation interpersonnelle qui s'inscrit dans la durée de la vie et dans le souci d'une relation juste à autrui. L'acte du pardon ne nie rien des exigences de la mémoire et de la compréhension, mais il vit quelque chose de plus, car il fait face à ce qui ne peut être ni justifié, ni excusé, ni oublié, ni ignoré. Le pardon est un excès de générosité qui fait face à l'excès du mal. Il se situe dans le contexte la conversation entre Jésus et le malfaiteur qui nous représente.

#### **3.2. Le pardon acte de foi et d'espérance**

Le pardon relève d'un rapport au temps qui n'est pas celui de la vie naturelle. Celle-ci est prise dans le cours du temps et dans un devenir irréversible. Ce qui est fait est fait. Le pardon fait sortir de ce passage inexorable et de l'enchaînement inéluctable des effets du mal.

Le pardon se situe face à un horizon qui n'est pas celui du temps. Le pardon est dans un horizon ultime – en théologie on dit eschatologie pour désigner le terme de l'histoire. Il est un acte d'espérance. Il est une anticipation au cours de la vie de ce qui sera donné au terme du temps de l'histoire quand Dieu établira son règne définitivement. La prière chrétienne associe pour cette raison le pardon à la venue du Règne de Dieu en disant : « Notre Père, que ton Règne vienne... pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ».

Par rapport à cette exigence, on voit qu'il y a des pardons que l'on peut qualifier d'« impurs ». Lorsque le pardon est motivé par la secrète espérance que tout s'arrangera ou encore que des situations peuvent se renverser et qu'alors l'offensé devenu offenseur aura besoin d'être pardonné. Par rapport à ces calculs, le pardon apparaît comme un regard porté sur l'avenir que Dieu seul peut donner. Il est une espérance que l'avenir est riche et ouvert sur la paix et la justice.

Cette raison théologique retentit dès maintenant sur les relations humaines. Pardonner, c'est faire confiance et attendre un fruit dans l'avenir, même si la fructification n'est pas évidente.

Pardonner, ce n'est pas une façon de ne pas voir la vérité désespérante du mal. L'acte du pardon suit la reconnaissance du crime comme crime, de l'inexcusable comme inexcusable. Le pardon n'élué pas le mal comme excès, comme scandale ou comme malheur. Le pardon récuse l'illusion de croire le monde bon et innocent. Le pardon ne nie rien de la liberté de

l'homme. Pardonner ne se dispense pas de l'aventure d'être homme, côtoyant des abîmes. Par l'acte du pardon, le chrétien s'avance dans la nudité de la foi qui sait que derrière le cours des choses, Dieu agit et ne cesse de travailler à la venue de son Règne.

### **3.2. Le pardon est un amour plus fort que la mort**

Le pardon est gratuit. Il est comme l'amour. Il participe de sa logique qui passe toute logique. Le pardon est comme l'amour un mouvement et un don de soi à un autre différent de soi et irréductible à soi. L'aimé est aimé d'amour quand il n'est pas choisi pour ce qu'il apporte de service ou d'aide, mais pour lui-même dans son irréductible singularité. En toute rigueur de terme, l'amour ne se mérite pas. Il est un don réciproque et permanent ; s'il y a des raisons d'aimer, l'amour ne se réduit pas à ces raisons. Il est un don gratuit. Dans la parabole de l'enfant prodigue, le père aime son fils au-delà de toute justice, tandis que le frère aîné reste au plan de la justice.

De même le pardon. Il est la manifestation d'un amour inconditionnel pour quelqu'un qui ne « mérite » pas d'être aimé. La faute lui enlève tout mérite à être aimé. S'il en avait, il les a perdus par la faute commise. Le menteur ne mérite plus qu'on le croie sur parole ; l'infidèle ne mérite pas confiance... L'amour qui s'attache à la personne peut faire que l'on aime le coupable malgré sa faute.

C'est ainsi que se manifeste l'amour de Jésus. Jésus n'est pas conciliant. Il radicalise la loi et ses exigences. Il ne la considère pas comme négligeable la faute commise. Mais il aime le pécheur au-delà de tout mérite. Il peut l'aimer d'un amour tel qu'il retrouve la dignité perdue. L'amour est créateur de la valeur perdue. Le pardon est un excès plus grand encore que la force de mort qui habite la faute grave. Jésus pardonne et redonne paix intérieure et joie à une vie brisée.

### **3.3. Attrition et contrition**

Dans les débats autour du pardon, il y a eu une querelle qui n'était pas seulement de mot. Il s'agit du sacrement de pénitence. Au temps de la chrétienté où tout le monde de ait « faire ses Pâques », tout le monde allait au confessionnal - la pression sociale allait en ce sens. Bien des gens se confessaient, mais ce n'était qu'une pratique de façade. Les moralistes ont dit que c'était une imposture et que seuls ceux qui avaient un vif regret de leur faute recevaient le pardon. C'était exigeant et séduisant par son rapport à la vérité. D'autres ont réagi et dit que s'il était vrai qu'un simulacre de participation aux sacrements n'avait pas d'effet de sanctification, il ne fallait pas méconnaître la valeur du sacrement considéré comme chemin. Le sacrement supposait que l'on regrette sa faute – même si ce regret est imparfait ou impur.

Les moralistes ont distingué entre plusieurs modes de regret dans une opposition entre attrition et contrition. L'attrition est un regret du mal commis pour des raisons qui ne concernent pas le cœur de la faute : par exemple, regretter d'avoir menti parce qu'on a été confondu, regretter de s'être mis en colère dans une scène parce qu'on a cassé la vaisselle... Mais pas dans la conscience de ce qu'un mensonge ou de ce que la colère a de mal - comme tel. La contrition est le regret du mal pour ce qu'il est, dans le plus vif de sa vérité.

La pratique catholique a considéré que le sacrement de pénitence pouvait être demandé et l'absolution reçue même si le regret n'était que dans l'ordre de l'attrition. Le sacrement ayant pour effet de faire passer de l'attrition à la contrition – l'acte de contrition étant le sceau de ce chemin. Il y a là une vérité profonde. Celle qui concerne le pardon et que manifeste l'épisode du « bon larron ».

La parole du « bon larron » à Jésus manifeste la reconnaissance de la faute selon la loi qui punit le crime selon une exigence de justice. Il est dans le regret de sa faute. Sans qu'il exprime une particulière exigence morale pour sa propre vie. Il reste dans l'ordre des choses – celui qu'impose la loi appliquée par les Romains. La parole de Jésus va infiniment plus loin. Ainsi on peut dire que le larron représente tous ceux qui ont le regret de leur faute, si imparfait soit-il. Si imparfait que soit leur regret, la parole de Jésus les accueille et cela est un point de départ pour un accès plénier à la vie : ici avec le « bon larron » la vie éternelle. Mais aussi avec l'enfant prodigue lorsqu'il comprend qu'il a blessé l'amour de son Père. Ainsi le péché est dévoilé dans l'acte qui le pardonne. Comme nous l'avons vu, cela évite toute mauvaise culpabilité.

Cette expérience est dite par Pascal. Il écrit dans le texte édité sous le titre « Mystère de Jésus » : « Si tu connaissais ton péché, tu perdrais cœur. – Je le perdrai donc Seigneur, car je crois leur malice, sur votre assurance. – Non, car moi par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et que je te le dise est un signe que je te veux guérir » (*Œuvres*, La Pléiade, 1314). Ainsi le premier dévoilement du péché n'est pas fait pour accabler, mais pour ouvrir un chemin. La connaissance du péché n'est pas faite pour écraser ou pour humilier, mais pour que le pécheur grandisse dans la vérité de sa vie.

## **Conclusion**

Nous lisons dans l'épître de Paul « *Devenez les imitateurs de Dieu, comme des enfants bien-aimés* ». C'est à l'image de ce que fait Jésus que nous devons pardonner. Le pardon se situe face à un mal réel, une faute dont l'auteur est responsable. Comme nous l'avons vu dans la première conférence, le pardon n'est pas l'excuse. L'excuse reconnaît que s'il y a eu un manquement, ce n'est pas sous la responsabilité de celui qui l'a commis. L'excuse n'est pas une absolution, c'est une reconnaissance de non-lieu. Le pardon fait face à une faute réelle – de quelque ordre soit-elle. Elle reconnaît le mal pour le mal dans toute sa malice. L'acte de pardon concerne un acte que rien ne peut justifier. Mais le pardon s'adresse à la personne ! C'est donc en raison de l'amour que l'on a de la personne qu'on lui pardonne. Or l'amour suppose la vérité. Le pardon est un acte de vérité. Pardonner ce n'est pas dire : « ce n'est rien, c'est pas important, c'est normal, tout le monde le fait, à ton âge j'ai fait pareil... ». Pardonner c'est dire : « c'est mal, vraiment mal » et donc constater la destruction de la personne qui a fait le mal, mais lui porter un amour qui ne le réduit pas à ses actes. Jésus ne dit pas au « bon larron » : « Ce que tu as fait n'a pas d'importance, ou c'était inévitable, ou c'était dans la logique de ta maladie, de ta révolte... » ; il lui dit « Tu ». Il lui parle d'une parole où il s'engage. C'est la raison pour laquelle

la parole du larron à Jésus est « Jésus » et pas « Seigneur, rabbi... ». Le pardon est un engagement de la personne dans une parole qui est d'accueil et de libération.